



DU SEXE DES MOTS

Entretien avec [Marina Yaguello](#), Réalisé par [Fabienne H. Baider](#)

Éditions Antipodes | « [Nouvelles Questions Féministes](#) »

2007/3 Vol. 26 | pages 102 à 108

ISSN 0248-4951

ISBN 9782940146970

DOI 10.3917/nqf.263.0102

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2007-3-page-102.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions Antipodes.

© Éditions Antipodes. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Parcours

Du Sexe des mots

Entretien avec Marina Yaguello

Réalisé par Fabienne Baider

Marina Yaguello est linguiste et professeure émérite à l'Université Paris 7. Elle a publié de nombreux ouvrages sur le langage et les langues. Elle est connue pour avoir publié le premier livre en français sur la langue française et le sexisme, *Les Mots et les femmes*. Dans ce livre de 1978, elle fait le tour de toutes les caractéristiques purement linguistiques qui relèvent du sexisme. Dans un livre plus récent, *Le Sexe des mots* (1989), elle souligne avec humour la connotation de certains mots français. En faveur de la féminisation, Yaguello a montré combien le refus de celle-ci a en réalité un caractère idéologique, participant à la production des statuts différenciés des hommes et des femmes dans la société. «Excellente connaissance des ressorts du langage, elle fait montre d'un savoir qui embrasse de nombreuses langues étrangères. Cette dimension est particulièrement importante pour nous aider à saisir ce qui tient à la culture française et ce qui est plus largement en usage dans le monde» (*Les Chiennes de garde*, 2002). Cet entretien a été réalisé en 2006, quelque temps après l'annonce de la candidature à la présidence de la République de Ségolène Royal.

FB: Dans votre ouvrage «Faits de langue», vous avez pris position en faveur de la féminisation, expliquant que plus le masculin sera employé comme forme marquée, moins son emploi générique pourra se justifier. Vous avez peut-être lu dans le «Figaro» les articles au sujet de la féminisation des noms de métiers: les auteurs y sont absolument opposés; les arguments habituels de lourdeur, de ne pas être français, sont avancés... Au contraire, les politiques linguistiques dans la francophonie, notamment au Québec et en Suisse, demandent de «féminiser» toutes les professions. Est-ce que vous partagez ce point de vue? Êtes-vous, par exemple, pour la forme «une écrivaine», qui, selon les adversaires de la féminisation, ne serait pas étymologiquement fondée?

MY: Oui, je suis tout à fait d'accord avec cette forme. En effet, la forme *écrivaine* est une forme que tou-te-s les francophones peuvent dériver de manière spontanée. Il existe *nain*, *naine* en ce qui concerne les noms ; *vain*, *vaine* en ce qui concerne les adjectifs. La forme *écrivaine*, même si elle n'existe pas historiquement, correspond parfaitement aux règles de dérivation qui font partie de la compétence des locuteurs et locutrices francophones. D'ailleurs spontanément les enfants créent des féminins. Ces productions spontanées montrent qu'un système morphologique est intégré et que des formes telles que *écrivaine* correspondent bien à ce système.

FB: La politique linguistique canadienne est aussi pour des graphies telles que «professeure», «auteure», afin d'inscrire le féminin et dans la forme du singulier et dans la forme du pluriel. Êtes-vous en faveur d'une telle pratique? Car si on faisait de «professeur» un épïcène, la forme plurielle ferait disparaître le féminin, on n'aurait plus que les «professeurs».

MY: Oui, parce que si dans le contexte, dans la situation, on parle d'un groupe uniquement composé de femmes, il me semble important et logique que celles-ci soient désignées par la forme plurielle au féminin.

FB: Dans la même optique, un des chevaux de bataille de certaines féministes est le masculin générique, que ce soit au singulier ou au pluriel. Le mot «homme» est remplacé par les mots dits «épïcènes», ainsi «individu» ou «personne», d'où l'expression au Canada «les droits de la personne» et non «les droits de l'homme».

MY: Je ne comprends pas bien la question; voulez-vous dire l'éradication du masculin générique? Dans ce cas, ce n'est pas ma position. Évidemment, dans le cas du mot «homme», il y a un problème particulier car le mot est plus chargé que les noms d'agent en valeur masculine tels que *chanteur*, *acteur*. Alors pourquoi pas «les droits de la personne»? Cependant, le masculin est générique, que ce soit au singulier ou au pluriel. Le contexte dit clairement s'il englobe le féminin ou pas. Pour moi, la formule «Tout écrivain se doit de connaître l'orthographe» ne peut être comprise que générique. Je reconnais que les courants antiféministes en France, ainsi l'Académie française, ont employé l'argument du masculin générique pour faire obstacle à la création de nouveaux féminins ou à l'emploi de féminins existants. Ainsi la série *docteure*, *professeure* a fait couler beaucoup d'encre et ces formes ne sont pas systématiquement employées en France alors qu'elles le sont dans la francophonie. Pourtant, les formes *la prieure* et *la supérieure* forment une liste de noms qui affirme l'existence de cette dérivation. Il est vrai que cette liste est courte et donc peu facile à activer. Personnellement, je suis pour l'emploi des formes *professeure* et *docteure*, car leur dérivation est inscrite dans la langue et ces formes sont donc acceptables.

FB: De même au pluriel, l'expression «les hommes» devrait être remplacée par «les êtres humains», «individus», etc. Qu'en pensez-vous?

MY: «Les individus» sûrement pas car le mot comporte des connotations négatives, mais je serais d'accord avec «les êtres humains».

FB: En France, les accords selon la loi de proximité ou règle de l'accord au plus proche ont été abandonnés. Au contraire, dans certains pays francophones, comme la Suisse romande, l'accord au plus proche est recommandé par beaucoup dans les milieux féministes. Ainsi, dans des phrases telles que «Un bébé et trois femmes étaient trop gros», seriez-vous pour employer le féminin et dire «Un bébé et trois femmes étaient trop grosses»?

MY: Non. Il est inscrit dans le système grammatical de la langue française que le féminin est une forme marquée, c'est-à-dire que son emploi détermine le plus souvent un être féminin, sauf de rares exceptions. On ne peut donc comprendre que des êtres masculins sont inclus avec l'emploi d'un féminin. Dans la phrase que vous venez de me dire, si on applique la règle de proximité «Un bébé et trois femmes étaient trop grosses», on comprendra automatiquement que le bébé – mot indéterminé quant au sexe de l'individu auquel il fait référence – est une fille, ce qui n'est peut-être pas le cas. Le féminin est une forme déterminée, qui donne le maximum d'informations; alors que le masculin, lui, est indéterminé.

FB: Selon vous, la commission pour la féminisation des noms de métiers en France a-t-elle été un succès ou un échec?

MY: Je pense que c'est plutôt un succès surtout là où il n'y a pas de difficulté morphologique.

FB: Certaines critiques de la féminisation affirment que celle-ci est une forme de censure, d'une atteinte à la liberté d'expression. Elles associent aussi le mouvement de féminisation au mouvement du politiquement correct et à une politique de gauche. Pensez-vous que féminiser fait partie du «politiquement correct»?

MY: D'une part, il est certain que la féminisation est plus soutenue par la gauche et les Verts que par la droite; c'est donc clairement un problème politique. La féminisation est-elle pour autant politiquement correcte? Seulement dans la mesure où il y aurait des abus et un appel injustifié à changer les habitudes langagières. On ne peut pas demander n'importe quoi à la communauté linguistique; ainsi je suis contre l'usage, appliqué par certaines personnes aux États-Unis, du féminin générique.

FB : Vous êtes donc opposée à la pratique, utilisée de façon marginale, de rédiger des textes entièrement au féminin avec la notice « Ici le féminin englobe le masculin ». Vous avez pourtant écrit dans « Faits de langue » qu'inscrire le féminin dans les professions ou dans la langue en général pourrait influencer les mentalités. Vous êtes polyglotte de par vos origines (russe) et votre métier (recherches sur le wolof, chef du département d'études anglaises). Vous avez évolué dans un environnement bilingue français et russe dans l'enfance, peut-être français et anglais pour le travail. D'après votre connaissance de ces langues et vos recherches, pensez-vous que la manière dont est exprimé ou non le genre grammatical (existence d'un neutre, inexistence d'un féminin) peut vraiment influencer la vision du monde, celle des sexes ?

MY : Oui, je le pense. Ainsi en turc et en hongrois, il n'y a aucune marque de genre. Mais d'un autre côté, comme la société ne donne pas non plus dans ces pays la même place aux deux sexes, la distinction est faite lexicalement : si c'est un homme le nom d'agent est nu, si c'est une femme on ajoute le mot « femme », pour marquer que ce n'est pas la norme. Mais il me semble évident malgré tout que pour une langue où le marquage de genre est obligatoire, c'est évidemment plus contraignant pour les structures mentales.

FB : Le premier ouvrage qui vient à l'esprit des spécialistes du sexisme dans la langue française est « Les Mots et les femmes ». Question traditionnelle : Qui ou quoi vous a inspirée et poussée à écrire ce livre ?

MY : Il se trouve que j'étais souvent aux USA à cette époque-là et que le problème y était posé alors qu'il ne l'était pas en France.

FB : J'aimerais vous demander si vous avez perçu différemment votre expérience de vie en tant que femme, collègue, épouse, après la rédaction de celui-ci.

MY : Je ne crois pas ; j'ai été très peu touchée par le sexisme à titre personnel.

FB : Est-ce que sa publication a eu des répercussions sur votre carrière, bonnes ou mauvaises ?

MY : Ma carrière a été complètement atypique, je n'étais jamais là où les gens m'attendaient. On n'arrivait jamais à me classer, donc là on n'était pas particulièrement surpris, sinon que j'ai eu beaucoup de couverture médiatique (presse et télé) et cela m'a placée en dehors de la sphère universitaire. J'ai eu un parcours non conformiste et je m'en félicite, car mes publications dans des domaines très variés m'ont permis d'échapper à l'emprise administrative et aux normes universitaires. En gros, j'ai fait ce que je voulais

parce que j'étais connue internationalement, tout en assurant toutes mes obligations envers l'institution.

FB : Que changeriez-vous le plus depuis la publication de cet ouvrage en 1978 ?

MY : J'ai repris la question à plusieurs reprises. Il faudrait sans doute un bilan des trente dernières années.

FB : « Marina Yaguello, féministe », cela vous convient-il ?

MY : Évidemment.

FB : Ce numéro de « Nouvelles Questions féministes » comprend aussi un compte rendu sur le dernier ouvrage de l'historienne Joan Scott consacré au cheminement et aux fondements de la loi de la parité, qui exige des partis politiques français de présenter 50% de femmes sur leurs listes électorales. Êtes-vous pour ou contre cette loi ?

MY : Je suis pour la parité en politique.

FB : Mais aussi pour le masculin générique en langue ?

MY : Oui, car il ne faut pas confondre les deux. Le système de la langue française ne peut être remis en question, ainsi la genericité du masculin et la marque du féminin. Un système politique, lui, est malléable.

FB : Alors que préféreriez-vous, un homme politique féministe ou une femme politique antiféministe ?

MY : Un homme politique féministe.

FB : La loi de la parité a-t-elle changé quelque chose selon vous dans le paysage politique français ? Dans la mentalité du public ? Chez les hommes politiques eux-mêmes (et ici le masculin n'est pas du tout générique...)?

MY : Ségolène Royal vient de se porter candidate, et j'en suis ravie. Elle a bien insisté sur le féminin dans son annonce; elle est d'ailleurs pour la féminisation. Je pense qu'elle a des chances sérieuses, ce serait une vraie révolution. Cependant, pour revenir à la langue, je soutiens que même si Ségolène Royal est candidate, elle fait partie de tous les candidats. En ce qui me concerne, je ne crois pas en cette politique qui veut répéter le féminin dans les formes du pluriel. Ce n'est pas fondé linguistiquement. Cela aboutit aussi très souvent à des textes lourds et assez difficiles à lire. Dans le système qu'est le français, lorsque l'on fait référence à des êtres humains, le masculin englobe le féminin. Néanmoins, il faut remarquer que dans le système animal, le féminin peut souvent jouer le rôle de générique, ainsi les vaches, l'autruche, la girafe, etc.

FB : Pensez-vous que les élections à la présidence de femmes au Chili, au Liberia, en Allemagne, etc., indiquent un changement dans les mentalités?

MY : Oui bien sûr, et pour le meilleur.

FB : Dans votre plus récent ouvrage, «Les Langues imaginaires» (2006), vous présentez, expliquez et commentez des langues inventées au cours du temps, ces langues faisant partie des mythes fondateurs (la Tour de Babel) ou d'un fantasme personnel. Le rôle des femmes dans ces inventions semble limité. L'est-il?

MY : Oui, en effet, les femmes n'ont pris que très peu de part à l'invention de langues de façon consciente et méthodique. En revanche, dans le domaine des glossolalies spirites et religieuses, les femmes dominent, car ce sont des modes d'expression qui reflètent bien la place faite aux femmes dans la société traditionnelle.

FB : Avez-vous remarqué dans ces langues imaginaires ou utopiques une tendance à la disparition du genre?

MY : Oui, en espéranto, mais pas pour des motivations féministes.

FB : Pensez-vous justement que l'égalité dans la langue devrait plutôt se faire en éliminant le genre plutôt qu'en l'y inscrivant le plus possible?

MY : La première position convient bien à l'anglais où le marquage morphologique n'a pas à être en correspondance avec le système anaphorique. Pour

le français, c'est le contraire et c'est donc le marquage maximal qui est la bonne option. C'est un choix dicté par la structure de la langue et non par l'idéologie.

FB : Vos livres sont agréables à lire (vous seriez romancière autant que linguiste) et ce sont souvent des best-sellers, mais vous connaissez aussi un grand succès dans votre deuxième métier, créatrice de bijoux : comment cette passion est-elle née ? Comment décidez-vous de vos bijoux ?

MY : Je me passionne depuis toujours pour les arts premiers et l'archéologie, en particulier dans le domaine de la parure. C'est la raison pour laquelle je me suis retirée de l'université suffisamment tôt pour mener une deuxième carrière : je crée des bijoux en assemblant des éléments authentiques issus de mes collections, en privilégiant tout ce qui est archaïque et barbare, notamment les matières organiques (coquillages, ivoires, dents d'animaux, pointes d'oursin ou de porc-épic, etc.).

FB : Dans quelle carrière vous épanouissez-vous le plus ?

MY : J'ai aimé tout ce que j'ai fait dans ma première carrière, j'ai fait le tour du monde grâce à la linguistique, j'ai aimé enseigner et même administrer. Maintenant je suis dans un autre univers, celui de l'art et je m'y épanouis tout autant.

FB : Pouvez-vous me dire quelques mots sur votre projet en cours ? Quand peut-on espérer le trouver en librairie... ou en vitrine dans une bijouterie ?

MY : Je prépare un grand ouvrage sur la parure primitive, qui serait en même temps un ouvrage de linguiste car j'y fais la taxinomie de la parure, l'étude systématique des matières, des formes, des agencements, des significations. L'équivalent de la phonologie, de la morphologie, de la syntaxe et de la sémantique ! Mais c'est un projet de grande envergure, ne serait-ce qu'à cause de l'iconographie. Cela prendra du temps. ■